

déserteur. Tu me diras, sorcière, qu'on a vu des déserteurs obtenir leur grâce. C'est rare, mais ça s'est vu. La mère trouvait moyen de se trouver sur le passage du roi ou du général en chef, et, à force de larmes, de sanglots et de grimaces, elle obtenait la grâce du lâche. Malheureusement, tu ne pourras pas en faire autant, à moins d'un miracle. Tu ne pourrais pas, toi, sorcière, te jeter aux pieds du général, Dieu te l'a défendu. Tu ne pourrais pas lui crier : — Grâce ! mon fils est innocent ! Oh ! comme tu dois souffrir en pensant que s'il t'était permis de remuer tes membres glacés et de faire vibrer cette bouche muette, ton fils serait peut-être grâcié.

Les traits livides qui marbraient le visage de la paralytique disparurent sous une teinte d'un rouge sanglant ; ses yeux se fermèrent, la douleur avait été plus forte que la volonté, chez cette vigoureuse nature, et la misérable mère avait perdu connaissance.

La foule, émue de pitié, laissa éclater les murmures et des menaces que le sergent Mathias semblait braver dédaigneusement.

Le bourgmestre, craignant que les émissaires de cette scène révoltante ne se fissent entraîner à quelque acte de violence à l'endroit de l'implacable Werner, ordonna aux bûcherons d'enlever sur-le-champ les civières et de les transporter chez lui.

Jorgli et ses compagnons chargèrent les branches sur leurs épaules.

— Et mon prisonnier ? demanda Mathias à M. Stauffer.

Le bourgmestre se tourna vers le père Kurthil :

— Reconduisez maître Gaspard Melzer à son logis, dit-il, et remettez Fritz Wendel aux mains du sergent.

L'avare, reconnaissant sa vieille tour, se laissa emmener sans opposer aucune résistance.

— Comptez-vous partir sur-le-champ ? dit M. Stauffer en s'adressant à Mathias.

— Oui, monsieur le bourgmestre, répliqua le sergent d'une voix sombre ; car j'ai hâte de n'avoir plus à veiller sur un prisonnier si difficile à prendre et si difficile à garder.

— Si vous voulez déjeuner avant de vous mettre en route, ma maison vous est ouverte.

— Merci, monsieur Stauffer, c'est par cet exercice que j'ai commencé une fois sorti du ravin. Ce que je vous demanderai, c'est une escorte de quelques hommes connaissant le pays mieux que moi, car mes soldats sont retournés à Stuttgart, et je me défie du fils de la veuve autant que de la veuve elle-même.

M. Stauffer fit signe aux gendarmes d'approcher, et leur dit :

— Vous accompagnerez jusqu'à Stuttgart le sergent Mathias, et vous lui obéirez en tout ce qui concerne le service.

Il prit ensuite congé de Werner et alla rejoindre les civières que la foule suivait tumultueusement.

Peu après, Fritz Wendel, les mains solidement liées derrière le dos, et escorté de gendarmes, apparut sur la place qui était encore encombrée de curieux.

Les amis d'enfance du jeune sabotier se pressèrent autour de lui et l'embrassèrent avec effusion, tout en lançant au sergent Mathias des regards pleins de menace.

— Fais un signe, mon garçon, dit brusquement le fermier Heinrich, et nous t'aurons bien vite débarrassé de ces vilains cordeaux !

— Tu peux compter sur moi, ajouta Jorgli, le bûcheron. Certes, je suis un homme d'humeur pacifique ; mais ma cognée me demande dans la main quand je vois notre plus brave camarade garotté comme un voleur.

Jockel, seul, se taisait, et, les yeux baissés, n'osait s'approcher de Fritz.

— Et toi, mon ami, lui demanda le fils de la veuve, pourquoi ne me dis-tu pas adieu ? T'aurais-je offensé sans le savoir, ou me méprises-tu, parce que je suis marqué comme un mouton pour l'abattoir.

— C'est la honte qui me retient, répondit le marchand de chevaux, car sans ma maudite langue, tu n'aurais pas été arrêté, Fritz, c'est moi, triple sot, qui ai averti le bourgmestre de se mettre en quête de l'homme qui avait escaladé le mur de maître Gaspard. Si j'avais